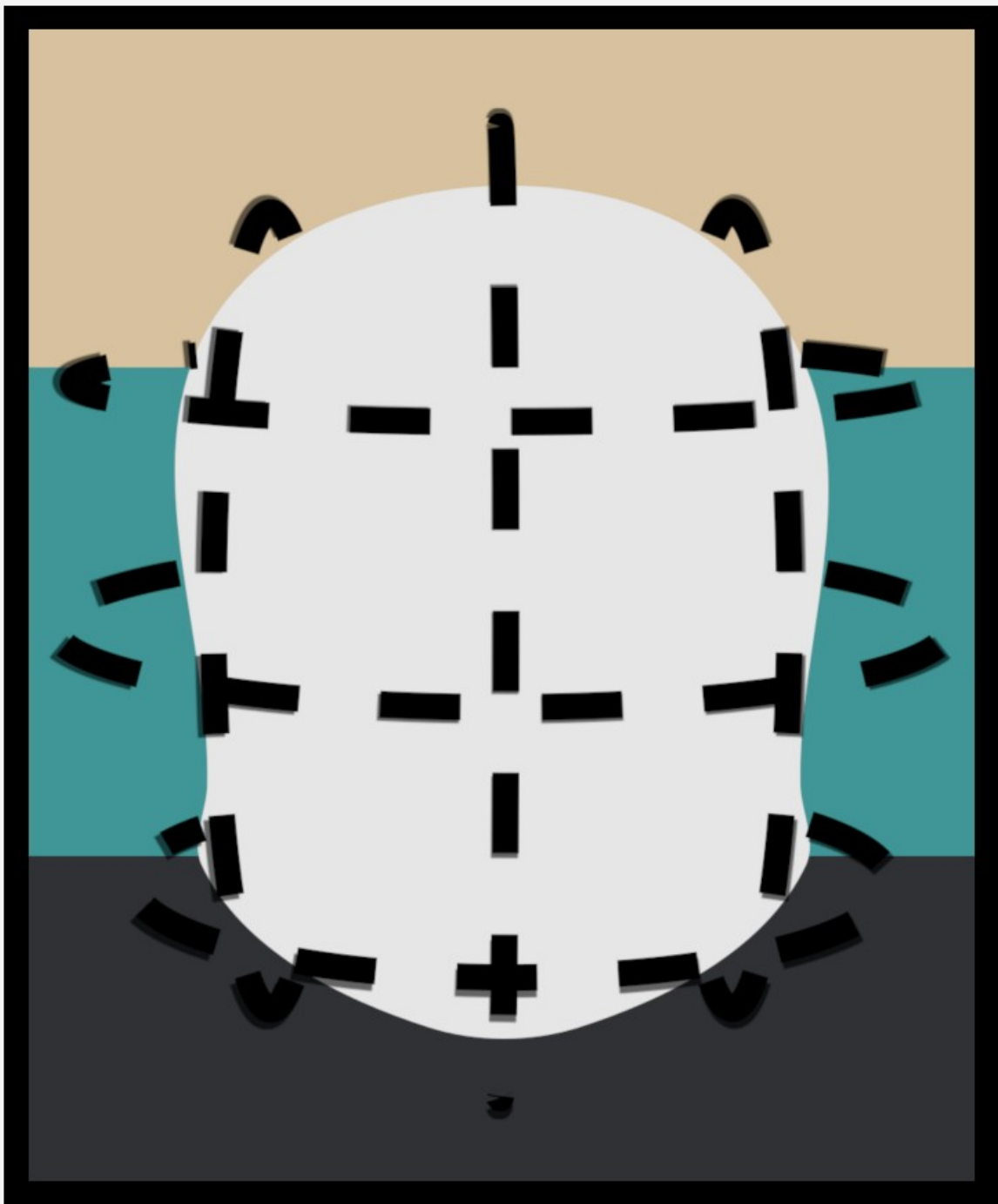


Citoyenne des Temps Futurs



Citoyenne des Temps Futurs

Partie 2

Chapitre septième : *Devenir le nuage. Double-standard. Repassons la checklist. Mi-australopithèque, mi-astronome. Un hobby ?*

Après que j'ai perdu le contrôle de ma chair tant de fois, il s'avère que la conversion de mon organisme en micromachines ne me traumatise pas autant que j'aurais pensé. J'observe plus facilement le phénomène sur mes mains : petit à petit, ce qui était une masse solide à cinq branches devient un brouillard beige. Je ne sens rien. Ou plutôt, je les sens toujours, et quand je joue des doigts la brume floue suit mes instructions.

Tandis que je suis absorbée dans le nuage, je raconte ma vie à Robert Human. D'un côté, ça m'aide à passer le temps ; de l'autre, le gars me contemple avec adoration comme si j'étais Shéhérazade en personne. Quoi que vous soyez en train de faire, quand le public réagit de cette façon-là, vous ne pouvez pas résister à l'envie de continuer le spectacle.

Chapitre après chapitre, saut dans le temps après saut dans le temps, je commence à me demander ce que mes aventures ont de si intéressant pour mon auditoire. Et, quand j'apprends à qui je parle, je ne peux pas retenir mon embarras.

— Robert... Eh bien, si je m'attendais ; il paraît que votre nom est abominable.

C'est un type bien banal : le visage court, la mâchoire carrée, les cheveux châtain ras sur la nuque et un peu plus libres sur le dessus du crâne, les yeux noisette, un corps qui le classerait chez les Bons-Citoyens. Son sourire n'a rien d'extraordinaire quand il me répond, rieur :

— En voilà une bonne ! On m'a appelé Sheitan, Démon, Shiva et d'autres idioties encore, mais l'insulte à mon nom c'est inédit. Et comment dit-on « abominable », en citoyen ?

Je fouille, parce que ça fait bien longtemps que je n'ai pas effectué l'acte conscient de comparer ma nouvelle langue avec le français.

— Quelque chose entre « *toléno* » et « *taléna* », je n'ai pas toutes les subtilités des voyelles.

Robert Human se renfrogne.

— Je vois. Amusant, ces doubles-standards ! De mon temps comme du vôtre, quand quelqu'un avait reçu le prénom « John » à la naissance et annonçait des années plus tard que « Joan » lui siérait mieux, tout le monde passait à « Joan » sans discuter ; mais moi, quand je modifie mon nom de famille pour des raisons de branding, on me rappelle à tout bout de champ que je suis né *Turner*. Voilà le progressisme pour vous !

Il s'interrompt en pleine divagation, alerté.

— Toutes mes excuses, madame Marie, mais on est en train de m'attaquer. Avez-vous terminé votre conversion ?

Il se trouve que oui. Il sourit.

— Parfait. À bientôt !

Il est le premier à disparaître ; les murs de la pièce où nous nous trouvons – ou de la «boîte», puisqu'il a insisté là-dessus – suivent.

Je n'ai pas vécu de façon consciente ce qui s'est produit après, aussi je ne peux que le reconstituer.

Désormais, j'étais un assemblage lâche de micromachines communiquant les unes avec les autres à proximité. Dans un environnement contrôlé tel que la boîte, ça ne posait aucun problème. Exposée au vide spatial et au vent solaire, j'ai été éparpillée dans tous les sens.

Sans cohérence, j'ai cessé d'être moi. De mon temps, ça s'appelait mourir.

J'ai été sortie de la tombe un laps de temps indéterminé plus tard. Un petit comité a pris le temps de récupérer l'ensemble des micromachines m'appartenant, de fabriquer une boîte pour les y ranger, et d'attendre que je m'y réveille.

Le comité est constitué de trois personnes : deux hommes, une femme. Pourquoi cette foule ? Pour me persuader qu'il reste tant d'espoir que la rébellion peut se permettre de me consacrer trois de ses membres. La dame entame :

— Il y a trop de choses à dire et pas assez de temps.

Leurs noms, déjà : Marie-Gwendoline, Hassan et Vinh. Ce qui n'a guère d'importance car nous ne nous reverrons peut-être jamais. À propos de l'accident qui vient de m'arriver, Hassan m'explique :

— Tu dois apprendre à appeler le nuage pour te servir – rassembler tes parties, créer des boîtes – et aussi à reconfigurer des morceaux de toi-même pour garder ta conscience même à grande distance. Mais je crois que tu savais envoyer des commandes au nuage de *Soshita* ?

Les Instructions de la Nuée : jamais je n'ai soupçonné qu'elles me serviraient hors de la Société.

— Ils l'appellent « nuée » ? m'interroge Vinh.

— Je ne pense pas, réponds-je. Ils ne connaissent pas la météo, donc tout le vocabulaire des nuages, on oublie. Le mot citoyen est « *nouhé* », je l'ai traduit comme ça pour me simplifier la mémorisation.

— Citoyen ?

— Pardon : « *sitoyani* ». Encore une fois, j'ai essayé de m'en sortir à partir de pas grand-chose. Je ne suis pas douée en langues.

Avantage d'être un petit nuage : mes enseignants me transmettent leur propre expérience, leur propre savoir sous la forme de programmes que mes micromachines peuvent installer et rendre *miens*. Une fois que c'est fait, on passe à la suite de la conférence. Vinh s'en charge :

— Tout le monde essaye de se débarrasser de Robert Human.

— Ah ?

— Tu as lu au moins une partie des conditions d'utilisation ? Comment il existe des administrateurs, qui ont plus de pouvoir que les autres utilisateurs ? Robert est l'unique administrateur du nuage HUMAN et il abuse.

— Il abuse de quoi ? demandé-je.

— De tout. De tout le monde. Son pouvoir est énorme : il faut que tu te rendes compte.

La voix manque à mon interlocuteur. J'interroge les autres du regard. Marie-Gwendoline prend le relais :

— Le nuage HUMAN comprend un peu moins de huit milliards de personnes, soit un peu plus de quatre-vingt-dix-huit pourcents de l'humanité qui existait au moment de son déploiement.

Je ne peux pas concevoir un nombre pareil : pour ce qui est de me rendre compte, c'est raté. Je relance :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Robert a forcé les gens à rejoindre le nuage ?

— Au tout début, les conversions étaient volontaires. Les gens micromachinaient leurs corps, leurs esprits, leurs possessions. Merde, il y a même un petit pays qui a fait parler de lui en se laissant entièrement avaler dans le nuage. Mais à mesure qu'il gagnait en puissance, Robert s'est mis à redéfinir ce que chacun de ses membres possédait : il dévorait des terrains de plus en plus grands, d'autres êtres vivants, des parcelles d'océan. Il est arrivé un moment où le nuage comportait la majorité de l'humanité. Là, notre administrateur a décrété que la planète Terre nous revenait – *lui* revenait – : il l'a convertie toute entière. Les gens qui étaient dessus ont suivi, ou se sont tués, ou ont réussi à fuir vers l'espace.

Il n'y a rien à faire, je ne parviens pas à traiter cette histoire avec la gravité que je devrais lui accorder. Une vie entière à éviter de cultiver ma sensibilité émotionnelle m'a conditionnée à traiter l'horreur à la blague, ou au moins à pinailler sur les détails.

— Comment peut-on être déconnecté de la réalité au point de faire une chose pareille ? Je viens de voir Robert Human, c'est pas pour le défendre mais il avait l'air normal.

— Ouais, c'est trompeur. Il peut se détendre, puisqu'il contrôle tout, qu'il est, matériellement, le maître de l'humanité entière, qu'il a...

Marie-Gwendoline pince les lèvres et discute avec ses comparses :

— Est-ce que je devrais lui dire ? Ça lui tombera dessus bien assez tôt ! On ne peut pas la préparer à ça mais...

Hassan la coupe :

— On a plus important. Bénédicte, il faut que tu saches que notre administrateur peut surveiller tout ce que nous faisons, disons et pensons parce que nous faisons partie de son nuage. Il y a *d'autres* nuages. La technologie a été conçue dans plusieurs universités et parachevée au MIT, elle était par essence libre avant que Robert ne la vole et ajoute sa couche de logiciels propriétaires par-dessus pour en tirer profit. Ce sont les autres nuages qui nous donnent des instructions pour mener le combat contre Robert : nous ne pouvons que les exécuter. Surtout, n'essaye pas de penser à un plan, parce que l'administrateur le découvrirait et le contrerait.

Marie-Gwendoline reprend les wagons :

— Ce sont ces autres nuages qui nous ont mandatés pour te servir de comité d'accueil. Nous ne savons pas quelle place tu as dans le plan, et en fait il est possible que tu n'aies aucune place dans le plan : Robert est trop content d'avoir une nouvelle personne sous la main, il ne va pas te lâcher d'une semelle.

— Tu as déjà été dans une relation abusive ? me demande Vinh.

J'ai le réflexe de déglutir, mais je n'ai plus ni gorge ni salive.

— On peut dire ça. C'est juste un salaud bien coiffé, hein ? Je vais le baratiner.

— Tu ne peux pas le baratiner : les plus baratineurs de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas le convaincre : les plus convaincants de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas l'attendrir : les plus attendrissants de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas l'abattre toi-même par quelle que méthode que ce soit, parce qu'en un siècle on a déjà tout essayé et rien n'a marché.

Hassan apporte un peu de lumière dans tout ce défaitisme :

— Ce qui marchera, c'est de convaincre le cœur logiciel et matériel du nuage – la partie libre conçue par des chercheurs sans laquelle rien de tout ça ne fonctionnerait – que Robert Human ne *doit plus* être l'unique administrateur du nuage. On a plusieurs façons de s'y prendre mais Robert n'arrête pas de défaire tout ce qu'on fait alors on est obligés de rester prudents.

— En gros on oublie l'action à l'échelle des individus et on pense en systèmes, raillé-je.

... avant de me rendre compte qu'arracher ses privilèges au type qui les a accumulés pour lui a des chances de mieux fonctionner que de lui demander poliment de bien vouloir nous les donner. Ou de lui crier « zéro divisé par zéro ! » en espérant qu'il ait la même faiblesse que toutes les intelligences artificielles de mauvaise science-fiction et qu'il se mette à fondre en pleurant « oh non, une indétermination mathématique, ma seule faiblesse ».

— Est-ce qu'on a tout dit ? s'interroge Marie-Gwendoline.

Je récapitule :

1. Comment naviguer le nouveau support de ma conscience : check.
2. Comment le nuage HUMAN en est venu à renfermer la quasi-totalité de l'humanité : check.
3. Comment on va casser la figure de son-nom-est-abominable : check.
4. Comment je dois me préparer pour un petit paquet de torture psychologique le temps que Robert se lasse de son nouveau jouet : check.

Oui, on dirait qu'on a tout dit. Je les remercie et leur dis à la revoyure. Nous dissolvons la boîte ; l'espace m'attrape.

Je parviens à appliquer les techniques qu'on m'a enseignées et je me déploie dans un petit morceau de système solaire. Je demande ma localisation au nuage : je me trouve grossièrement à mi-chemin entre l'orbite de la ceinture d'astéroïdes et celle de Jupiter.

Jupiter qui est où, d'ailleurs ? Dans le coin ou de l'autre côté du Soleil ?

Le système me répond : *perdue*.

Il y a toujours eu un risque pour que notre bon vieux cortège de planètes et planétoïdes autour de notre bonne vieille étoile tiède se prenne un astre errant sur la gueule et, interférences gravitationnelles obligent, perde un membre. C'est fragile, un système planétaire. Comme victime de l'accident, on pensait plutôt à Mercure (chute malencontreuse dans le Soleil), Vénus (éjectée de son orbite) ou Pluton (bye-bye vers l'extérieur du système).

Mais *Jupiter* ? C'est ce gros patapouf qui déstabilise tout le monde, en temps normal.

Le système me rétorque : *erreur d'assimilation. Trop d'éléments légers, pas assez d'éléments lourds. Impossible de fabriquer des unités.*

J'apprends ainsi que le délire de possession des planètes de Robert Human ne s'est pas tenu à la Terre et la Lune. Le gars a converti Mercure, Vénus – avec difficulté, rapport à l'atmosphère corrosive –, Mars et la ceinture d'astéroïdes. Puis il s'est dit qu'il n'avait pas de raison de s'arrêter en si bon chemin et il a lancé le nuage HUMAN à l'assaut des planètes extérieures.

Sauf que parmi elles figuraient quatre énormes boules d'hydrogène et d'hélium, et que l'hydrogène et l'hélium ne sont pas du tout de bons matériaux pour fabriquer des objets, alors des micromachines, vous pensez bien. Le chantier Jupiter s'étant révélé un immense gâchis, Robert a décidé qu'il ne valait pas le coup de tenter l'expérience avec Saturne, Uranus et Neptune.

En revanche, tous leurs satellites naturels sont passés à la conversion.

L'australopithèque améliorée en moi se sent pleine d'effroi cosmique face à une telle puissance d'action sur le monde. L'amatrice d'astronomie que je suis hurle devant tout ce gâchis. Les astromines étaient une chose, mais ça ? Cette récupération systématique du système solaire entier pour... quoi, fabriquer plus de micromachines ? C'est inutile, c'est immoral, et c'est franchement dégueulasse.

Je sens mon nuage étalé se faire rapatrier en une entité plus compacte – ce n'est pas de mon fait, donc quelqu'un d'autre veut me parler.

La boîte finit de se former et je constate qu'il s'agit de Robert, l'air pas très content de me voir. Il attaque direct :

— C'est vous-même qui êtes du gâchis. J'avais le vague espoir que vous, qui n'avez jamais été exposée à la propagande contre mon entreprise vu que vous avez quitté le système solaire avant sa création, vous comprendriez. Mais non ! Ils vous ont déjà retournée. Je m'en fous, je ne suis pas là pour me faire des amis. J'ai atteint le summum de la technologie, le summum de l'expérience humaine, la fusion intégrale entre les deux, je l'ai offerte à l'humanité...

— Ouahou ! Tout seul ? Avec vos petits bras ?

Il m'ignore.

— Je n'ai de critiques à recevoir de personne.

Le sourire lui revient.

— Ils ne vous ont pas dit ce que je vous voulais ! Je suis ému : ils ont donc si peur de moi que ça.

— Et que comptez-vous me faire, au juste ?

— Hum. Il va falloir que je vous l'explique du début, parce que sans le contexte, vous ne comprendrez pas.

Et il reprend au commencement.

Au commencement était un jeune garçon de cette jeunesse plaquée platine – « dorée » ne semblait pas la décrire assez bien – de la Silicon Valley. Dans cette atmosphère d'innovation, d'argent et de circuits imprimés, une question taraudait le petit Bob Turner : qu'est-ce que la dignité humaine ?

Ça ne s'achetait pas, ni ne se vendait ; ça ne se réduisait pas en fragments plus petits, ni ne grossissait si on l'exerçait à la salle de sport. Bref, la notion de dignité échappait à la classification dans les catégories que Bob connaissait. Empli de confusion, il avait développé sa propre théorie sur cet évanescent objet censé définir l'humanité.

— Tous les humains naissent libres et égaux en droits. Nous sommes égaux : notre valeur à tous est la même, notre dignité à tous est la même. Par conséquent, l'homme qui possède d'autres hommes, qui arrache leur dignité à d'autres hommes, cet homme-là prend leur valeur, l'ajoute à la sienne et devient surhumain. J'ai toujours voulu être surhumain : c'est l'ambition qui m'a parue la plus naturelle. Mon nuage renferme presque toute l'humanité – et puis merde, assez de fausse modestie : à part quelques centaines d'illuminés dans une station spatiale pourrie et une demi-douzaine de nuages dissidents, je possède l'humanité entière. Je suis l'ultime représentant de notre espèce.

Mon petit doigt me suggère que le passage de *Turner* à *Human*, ce n'était pas que du branding. L'exposé mégalo continue :

— Enfin, être supérieur aux gens c'est bien beau mais ça ne distrait qu'un temps. Alors j'ai dû réinventer le hobby suprême...

Il a l'air content de lui, du coup je me dis que ça doit être le bon moment pour caler mon :

— Au fait, ça ne vous dirait pas de me donner le rang d'administratrice ?

Il marque une pause, puis répond :

— Non.

— Allez, j'ai demandé gentiment.

— Non, Bénédicte, non.

— Ça surprendrait tous les autres du nuage qui pensent que vous ne partagerez jamais votre statut, avouez.

Il émet un ricanement, puis persévère :

— Non.

J'aurai essayé. Je m'en serais voulu de ne même pas essayer au prétexte qu'un oui-dire affirmait que c'était inutile. Enfin, vu son expression, vu le mur dans sa voix, pas la peine d'insister pour le moment.

— Où en étais-je ? Vous m'avez coupé au pire moment. Oh et puis zut, version courte ! J'ai redécouvert le secret que les féministes ont essayé d'effacer de la civilisation avant ma naissance, qui est celui-ci : il est possible de détruire la psyché entière d'une personne tout en tirant soi-même de l'acte un immense plaisir physique. Oh, je vois à votre tête que vous avez compris. Je m'adonne à violer ; mais à force de viols tous les vieux pensionnaires d'ici ont perdu de leur saveur ; je suis bien content de vous avoir accueillie dans mon petit nuage.

Où est la limite entre l'émotion et la réaction ? Parce que, bien que n'ayant plus d'estomac à proprement parler, je viens de sentir un pavé glacé me tomber dans le bide. Son discours a réveillé l'alarme au fond de mon inconscient qui me carillonne la présence du danger. Merci ma grande

mais c'est un peu tard, et tout aussi superflu. Du coup je repasse en pseudo-détachement et je demande :

— Ouais, on se fait ça quand ?

Il part dans un grand éclat de rire. C'est absurde et dissonant à quel point ce rire sonne normal. Il a l'audace de ne pas dégénérer en hurlements machiavéliques qui me rassureraient sur sa déviation à la nature humaine.

J'ai tenu des filles dans mes bras qui me racontaient, en larmes, ou pas (c'était pire), l'horreur de la banalité. Comment ce sont les types les plus ordinaires qui les persuadaient le plus longtemps qu'ils ne faisaient rien de mal et qu'elles étaient juste coincées. Détraquées de la tête. Frigides. Et ils violaient encore et encore, niaient même pris sur le fait, les doigts sur le flacon de GHB.

L'ultime humain est un violeur parfaitement sain d'esprit. Je ne devrais pas être surprise.

Alors comme ça je suis sa prochaine cible. On est bien sûr que je ne peux *rien* faire pour aider la rébellion ? Je suis motivée.

Chapitre huitième : *Des présentations. On papote. Reconstitutions théâtrales. Les mensonges de Mathilde. C'est tout ?*

— Je ne vais pas vous violer maintenant, Bénédicte.

Je sens le soulagement m'envahir, ce qui est complètement con : tout ce que Robert Human entend par là, c'est qu'il me violera plus tard. Rassemblant le peu de bagout que j'ai jamais eu, je tente un :

— Vous payez le resto avant ?

Il ne sourit pas : on a déjà dû lui faire la blague. Ses doigts nébuleux tambourinent sur le plateau d'une table apparue à cet effet dans la boîte où nous nous trouvons.

— En fait, avant, j'aimerais bien vous présenter à quelqu'un du nuage – qui est en train de refuser mon offre. Et celle plus importante que je viens de lui faire. Combien de blé peut-elle vouloir ? Tant pis pour elle, privilège administrateur : je l'invoque.

La boîte laisse passer un nouveau morceau scintillant du nuage. D'abord floues, les micromachines acceptent d'adopter une forme humanoïde. La nouvelle arrivante – âgée, imposante, mécontente d'être là – lance d'une voix ferme :

— *No means no, Robert.*

— Très chère, la dame ici présente ne parle pas un mot d'anglais ; votre langue maternelle ne vous dérangera pas ?

La femme me regarde en coin, l'expression fermée. Robert, son sourire élargi, reprend d'un ton sucré :

— Mais je manque à tous mes devoirs ! Très chère, vous aurez reconnu Bénédicte Marie ; Bénédicte, voici Lydia Marie.

Je ne répons rien. Robert renchérit :

— Votre fille, si vous ne la remettez pas.

Entre mes dents file un :

— J'avais compris.

Je contemple Lydia parce que c'est ça ou mater Robert Human. Elle finit par me rendre mon regard ; je ne sais pas si toute cette dureté m'est adressée ou si elle refuse d'offrir à notre administrateur le spectacle de ses vraies émotions. Le voilà d'ailleurs qui annonce :

— Je pense que vous avez des choses à rattraper ! Je vous laisse entre vous.

Sa portion de nuage s'étiolle et nous abandonne dans la boîte. Je déglutis, ou j'essaie.

— Bonjour, Lydia.

Ennuyée, elle soupire :

— Nous ne sommes pas vraiment seules. Il peut accéder aux logs de nos échanges, et il le fera. C'est un jeu pour lui, tu le sais ?

— J'en avais bien une idée. On pourrait... s'asseoir chacune à un bout de la pièce et s'ignorer. Si... si c'est ce que tu veux.

Un peu de douceur passe comme une ombre sur le visage de ma fille. Elle me tend la main, je l'attrape ; il n'y a pas vraiment de contact, rien que des micromachines qui rebondissent les unes sur les autres. Lydia dit :

— Je ne suis pas en colère contre toi. J'ai viré tout ça de ma tête à coups de thérapie il y a très longtemps. Si on ne se trouvait pas en enfer, tu sais quoi ? Je serais même contente de te revoir : je ne pensais pas vivre aussi vieille – si on peut appeler ça vivre.

Un peu de silence. J'hésite sur la relance de la conversation. Foutue pour foutue, je risque :

— Alors comme ça Robert a violé tout le monde ?

— Tout le monde.

— Hommes, femmes, enfants...

— Yep.

— Et toi ?

— Une quinzaine de fois.

— Je suis désolée.

C'est parti tout seul ; je m'en mordrais la lèvre si j'étais toujours humaine. Mathilde me jetterait un coussin à la figure. Mathilde débattrait sur la nature du regret et si l'usage du mot « désolée » indiquait une responsabilité directe de ma part. Mathilde me crierait d'aller me faire foutre. Mathilde lâcherait avec un petit sourire en coin qu'au bout du compte, je suis plutôt manuelle qu'intellectuelle, pas vrai ?

— Merci, me répond Lydia.

Nous attendons. Robert Human ne se décide pas à revenir comme nous le pensions. Je bifurque sur :

— J'ai rencontré ta descendance dans la Société...

— La quoi ? Oh, la *Soshita*. Euh, non, je ne crois pas. Je n'ai pas eu d'enfants.

La surprise me cueille.

— Ah bon ? Ils ont fait un genre de test ADN et...

— Oh, je vois. Je n'ai jamais été mère, par contre j'ai donné mes ovules. Je n'en avais pas besoin et je me disais qu'ils serviraient mieux à quelqu'un d'autre.

C'est absurde comme toutes ces vieux liens irrationnels entre la parentalité et la génétique ont pu nous rattraper ici, maintenant, de cette manière. J'en lâche un ricanement triste. Lydia, un temps de réflexion passé, s'enquière :

— Quelqu'un a pu t'expliquer le système du nuage ?

— Vite-fait. J'ai croisé trois membres de la rébellion.

— Ah. Tant mieux.

Son air se fait chagriné. Je m'en inquiète.

— Oh, ce n'est rien. Robert s'intéresse à moi depuis un bout de temps, à cause de toi en fait : c'est par moi qu'il a su que tu existais et que tu revenais. Comme il s'emmerde, il espérait que ton arrivée le divertirait.

Lydia poursuit son explication. La rébellion, sachant l'intérêt que Robert me portait, a résolu de m'arracher à son emprise histoire de l'ennuyer ; elle est parvenue non sans efforts à me placer sous la protection du nuage de la *Soshita*, ou la Nuée comme je l'appelais, l'un des rares coins du système solaire auxquels Robert ne peut pas accéder.

— Comment ça se fait, d'ailleurs ?

La Nuée, nuage de micromachines bête et obéissant, a pour commande de convertir les micromachines étrangères en elle-même. Il existe une frontière entre elle et le nuage HUMAN où les deux entités s'affrontent en permanence. Robert ne peut pas se rendre à l'intérieur de cette bulle.

— L'un des plans de la rébellion, il y a quelques décennies, était de précipiter Robert dans l'espace de la *Soshita* pour qu'il soit assimilé par l'autre nuage et que le nôtre se retrouve sans administrateur ; ça a échoué et on a laissé tomber mais on a recyclé le principe pour toi. Cela dit, je dis « on », mais la rébellion ne m'emploie plus vu que Robert me surveille de trop près. C'est frustrant.

— Pareil pour moi.

Nous échangeons un sourire. Même avec toute l'abnégation du monde, entendre qu'on ne peut pas contribuer à la cause pour laquelle on sympathise sonne comme du rejet.

— Ça allait, dans la *Soshita* ? s'inquiète Lydia. La rébellion a pensé que ça ne pouvait pas être pire qu'ici, mais la vérité est qu'on ne sait pas ce que ces gamins sont devenus après qu'on les a mis en sécurité...

Je lui raconte l'étrange oppression de cette société confinée, les règles sociales claires pour tous sauf moi, les Services et les Castes des Citoyens, le temps stupidement long qu'il m'a fallu pour comprendre que la Société ne se trouvait pas sur la planète Terre, ma grande ennemie Philanca, mes miraculeux potes gay Mélisha et Qilépe, l'amour de ma vie Traïzie...

L'étrangeté de cette connivence me rattrape : cette vieille dame est ma fille abandonnée, pourtant nous papotons comme des amies retrouvées. La honte me sort des mots brouillons :

— Tu, tu... Tu as eu une bonne vie ?

Lydia me renvoie une expression douloureuse.

— J'ai eu la mienne, c'était déjà ça ! Le nuage m'a assimilée un peu avant mes soixante-cinq ans, plus de cinquante ans après ton départ. J'ai vécu.

D'ailleurs, puisqu'on me confirme que mon voyage n'était pas plus long que prévu, je fais le calcul. La Société aurait moins d'un siècle ? J'aurais cru davantage.

Puis une intuition me souffle : *tu n'as jamais trouvé bizarre que les appartements aient des cuisines alors que tous les repas sont livrés ? La Société n'a pas encore supprimé tous les artefacts de ses cultures d'origine parce qu'elle n'en a pas eu le temps.* Je lui rétorque que ce n'est pas la peine de faire la maligne alors que ça m'a pris plus d'un an pour le réaliser.

Robert réapparaît dans la boîte.

— C'est tout, Lydia ? Je vous réunis à votre mère et vous n'avez rien de plus intéressant à lui dire ? Vous me décevez. Vous pourriez parler de tant de choses ! De votre maman, par exemple.

— *Robert I swear to you if you fuck with that I will **skin** your entire...*

Robert Human ignore la menace en baragouin de la perfide Albion et claque des doigts.

La boîte se retrouve plongée dans le noir : il ne reste qu'un spot lumineux dans un angle. Un lit se solidifie. Une silhouette s'y dessine. Je frémis.

Une Mathilde vieillie et amaigrie respire à travers un tuyau qui lui rentre dans le nez. Ses longs cheveux noirs n'ont pas changé : une teinture peut-être, ou une perruque. À ses côtés, une Lydia à mi-chemin entre adolescence et vieillesse caresse sa main.

Il me faut une paire de secondes pour réaliser que ce ne sont pas elles. Des actrices ? Je me le demande à voix haute. La Mathilde me le confirme avec un rire chaleureux.

— La prestation était payée un max de blé.

— Contentez-vous de votre texte, cingle Robert.

Les actrices retournent dans leur personnage. La malade se tourne vers sa fille.

— Ma Lyly...

La main squelettique caresse la joue humide. Mathilde cherche ses mots, puis tente :

— J'ai menti, Lyly.

— Je sais, maman.

Il y a dans la voix de Lydia une résignation que j'imaginai, mais une douceur et un amour qui m'étonnent : pas de trace de colère. Mathilde insiste :

— Tu ne sais pas tout. J'ai menti... sur les papiers pour la FIV. Bénédicte ne t'a pas abandonnée. Elle ne savait même pas que tu existais. Elle n'était pas d'accord pour t'avoir...

— Et tu pensais que je ne l'avais pas compris ?

La fille embrasse la main de sa mère. Les yeux écarquillés, celle-ci s'écrie :

— Quoi ? Depuis quand ?

— Depuis que j'ai rangé la maison. J'ai fait le tri dans les papiers. Je reconnais ton écriture quand tu imites une signature... Et puis ça expliquait beaucoup de choses. C'est toi et moi contre le monde, comme au bon vieux temps, pas vrai ?

Lydia presse son visage dans la main de Mathilde. Elle ajoute d'un ton moqueur :

— De toute façon, pour qui tu te prends à faire des grandes révélations comme ça ? Tu n'es pas dans ton lit de mort, parce que tu ne vas pas mourir. Tu crois que je te laisserais faire ?

Mathilde fond en larmes. La scène disparaît ; Robert rallume la lumière d'un claquement de doigts. Je ne savais pas qu'un nuage de micromachines pouvait faire ça mais Lydia, la vraie, larmoie.

— L'ironie du sort, c'est qu'elle est morte dans la nuit, précise Robert.

Ma fille reste mutique quelques instants, puis s'éclaircit la voix et ajoute d'un ton sec :

— Il s'est avéré que je n'avais pas forcément la relation la plus saine avec ma maman. Désolée pour ça. Dans l'absolu, j'imagine que j'aurais eu moins tort si j'avais pris ton parti, Bénédicte, mais tu n'étais pas là pour me donner ta version de l'histoire.

— Une personnalité complexe que celle de Mathilde Rocancourt, rebondit Robert avec un sourire de chat. Figurez-vous qu'elle a été internée à la Pitié-Salpêtrière de deux mille soixante-treize à deux mille soixante-quatorze et qu'elle était suivie par un de ces psychiatres qui enregistrent leurs patients ; devinez qui a assimilé les fichiers audio ? C'est moi.

— *Nobody cares, Robert, grommelle Lydia.*

Robert nous passe quand même un enregistrement qu'il décrit comme son passage préféré. La voix de Mathilde retentit dans la boîte avec une intensité qui me glace le sang.

— *Je me souviens que j'énervais Ben quand je disais que le travail n'était pas fait pour moi. Elle pensait qu'une formulation plus humble aurait été « je ne suis pas faite pour le travail ». C'est quelque chose que je n'ai jamais compris avec les gauchistes, d'un côté ils vous disent que le travail est littéralement la mort et de l'autre ils vous regardent de travers si vous n'avez pas besoin de travailler : ah bon ? Vous voudriez que je m'aliène à un patron, je croyais que vous les haïssiez ? Tsk. Je sais que ça l'emmerdait d'être en couple avec une rentière. Qu'elle pensait que je ne méritais pas mes revenus, que je n'avais pas travaillé pour ça. L'héritage est du vol, pas vrai ? Si Karl Marx l'a dit. Et puis ça ne m'a rien coûté... vous savez, à part mes deux parents.*

Elle éclate en sanglots. Je rentre instinctivement la tête dans les épaules, parce que c'est le moment habituel où elle commence à casser des objets. Le son s'étouffe ; je me demande si elle s'est mis la tête dans un coussin. Le psychiatre la relance :

— *On dirait que c'était la lutte des classes à la maison.*

— *Ma famille dirait qu'il n'y a pas de lutte des classes, rien que des pauvres jaloux du système intergénérationnel que nous sommes parvenus à mettre en place pour conserver notre patrimoine.*

— *C'est ce que vous pensez de Bénédicte ? Qu'elle était jalouse ?*

— *Je ne sais pas. Je ne crois pas. Elle savait tout faire de ses dix doigts. Merde, elle était si compétente qu'on l'a même envoyée travailler dans l'espace. Elle ne se faisait aucun souci, elle aurait toujours pu s'en tirer, même sans moi elle aurait même pu générer le capital fondateur d'une dynastie... Tant que son corps suivait. Mais le corps ne suit pas toujours. Travailler dur n'est pas une fondation viable pour une vie.*

— *Un « gauchiste » vous dirait que c'est la raison pour laquelle nous avons un système social.*

— *Personne ne veut payer pour des inconnus. L'assistance, c'est l'extension matérielle du respect qu'on doit à sa famille et rien d'autre. Les cotisations sociales sont une aberration et un jour ou l'autre elles vont disparaître.*

— *C'est ce que vous pensez ou ce que votre famille pense ?*

— *Il n'y a pas de différence.*

— *Et votre fille, Lydia ? Vous me disiez qu'elle voulait entrer en apprentissage. Vous pensez à elle comme à une plébéienne ou une patricienne ?*

— *C'est compliqué. C'est vraiment compliqué. Je n'ai pas le sentiment qu'elle comprenne ses droits. Elle aura une part de l'argent familial, celle que je vais lui laisser, mais peut-être qu'elle peut avoir le meilleur des deux mondes : mon héritage et la force de travail de Ben. C'est ce que je lui souhaite en tout cas.*

La moutarde me monte au nez à force d'entendre Mathilde se victimiser et c'est sur ce point de détail que je rouspète :

— Qu'est-ce qu'elle a avec ça, personne ne m'a jamais appelée Ben.

Lydia a un soupir embêté.

— Pour la famille de maman, tu t'appelais Benjamin Marie et tu étais l'astronaute qui l'avait accidentellement abandonnée après l'avoir mise enceinte.

— Quelle famille ? Ses parents sont morts.

— Il lui restait ses oncles, ses tantes, ses cousins... Les familles bourgeoises se serrent les coudes. Quand il a fallu me présenter et leur demander de l'aide, on s'est dit que ça passerait mieux avec un petit coup d'hétéro-washing.

La révélation m'est amère. Entre celles qui auraient préféré que j'aime des hommes et celles qui auraient voulu que j'en sois un, ça commence à faire une longue liste de personnes dans ma vie pour qui je n'ai jamais été adéquate.

Lydia se dit que foutu pour foutu autant tout m'expliquer malgré la présence voyeuriste de Robert. Elle me raconte cette fois où, au moment d'entrer dans une nouvelle école, elle demanda à sa maman si elle devait me présenter comme Bénédicte ou Benjamin, avec cette innocence pure des enfants qui acceptent tout faute de reconnaître l'inacceptable.

À cette occasion, Mathilde piqua une crise de nerfs. L'incident resta gravé dans la mémoire de Lydia pour son exceptionnalité. Roulée en boule et le regard dans le vague, mon ex-compagne marmonnait entre ses dents que toute sa vie était un mensonge. Inquiète, la gamine de douze ans appela son grand-oncle Pierre-Éric, qui appela un médecin, qui appela les urgences psychiatriques, qui conduisirent Mathilde à la Pitié-Salpêtrière.

Le grand-oncle Pierre-Éric ressentait beaucoup de tendresse pour Mathilde et par extension pour Lydia, mais il se demanda quand même s'il n'y avait personne d'un peu plus proche sur l'arbre généalogique pour s'occuper de la fille pendant la convalescence de la mère. Une embauche d'agence de recherches plus tard, un détective privé découvrait l'étendue des mensonges de Mathilde ainsi que l'adresse de mon père.

Un jour, pour m'enrager, Mathilde m'a traitée de fille à papa. Le fait est que j'assume complètement : j'ai un père fabuleux. Enfin, avais. J'ignorais jusqu'à présent que Lydia l'avait rencontré avant son décès, l'apprendre m'adoucit l'esprit.

Avec le recul, et après avoir comparé les livres sur l'éducation des enfants présents dans les bibliothèques de mes parents, je pense que ma mère croyait que la première chose à m'apporter était de l'espace, de la solitude et du temps libre, histoire que je grandisse en personne indépendante ; mon père, en revanche, estimait de son devoir d'être mon initiateur au monde et s'inscrivait avec

moi dans tout un tas de cours et d'ateliers. L'injustice a voulu que je garde en conséquence un souvenir plus agréable de lui que de ma mère.

La faute à cette disparité de nos liens et, aussi, à des siècles de tradition homophobe.

— Est-ce que c'est une histoire de *coming out* ? demande Robert. J'adore les histoires de *coming out*. Toujours de grandes aventures humaines, dramatiques et inspirantes. Ne bougez pas, j'embauche les actrices, on va la rejouer !

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Trop tard, la boîte vire au noir. La comédienne qui joue mes quinze ans est un coup de génie de casting : je ne sais pas si elle porte une perruque mais ses cheveux épais, longs jusqu'à mi-dos, ondulés avec un dernier tourbillon en bout de mèche, me réveillent une nostalgie oubliée depuis l'opération on-coupe-tout de mes vingt ans. L'actrice de ma mère n'est pas mal non plus mais mes sentiments pour elle sont si éteints que ça ne me touche pas.

— Tu ne peux pas être lesbienne.

Il y avait une conversation avant cet instant-là, du feu sous la cendre avant l'incendie, mais monsieur Human paraît mépriser la subtilité du contexte.

— Euh, si, c'est techniquement possible, rétorqué-je d'un ton de quinze ans.

— On ne t'a pas élevée comme ça.

— Bah non, j'ai trouvé toute seule.

— « Trouvé » ? Pitié, dis-moi que tu fais juste ton intéressante. Tu sais comment les gens traitent ces femmes-là ? Tu veux souffrir toute ta vie ? Ressaisis-toi.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? Maman, je n'aime que les femmes, ce qui me ferait souffrir ce serait de ne jamais aimer personne au prétexte qu'il y a des homophobes prêts à bondir des buissons pour me casser la gueule.

— Tu ne peux pas savoir que tu n'aimes que les femmes. Tu n'as pas rencontré tous les hommes du monde, à ce que je sache !

— C'est vrai, mais ce qui est vrai aussi c'est que pour l'instant je ne tombe amoureuse que de filles et tous les gars me laissent indifférente et je ne vois pas comment ça changerait. « Lesbienne », ça veut dire ça. Qu'est-ce que tu voudrais que je dise d'autre ?

— Je voudrais que tu aies une vie normale !

Robert cingle :

— Le script dit « sévère, sans trace de détresse », qu'est-ce que vous nous faites ?

La comédienne répond :

— Il y avait forcément de la tristesse et de la peur au fond d'elle pour dire des choses pareilles.

— Je ne vous demande pas d'explorer le personnage, je vous demande de tenir votre texte ! La suite.

Moi-de-quinze-ans rétorque :

— C'est quoi une vie normale ? Je pourrai me marier, travailler, élever des enfants – merde, avec les nouvelles techniques qui deviennent légales je pourrai *procréer* même si on n'a pas de spermatozoïdes à disposition ! Alors il est où, le problème, pour de vrai ?

Le regard que lui renvoie ma mère m'amène à penser que l'actrice a davantage compris le personnage que prévu.

C'est un mutisme tourmenté de femme acculée. Un temps de recherche de la prochaine réplique, de la prochaine faille, de la prochaine échappée. Une lueur de rejet au fond des pupilles qui dit : *je ne comprends pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est cette partie de toi. Je ne te connais plus. Tu m'es une étrangère. Tu ne peux pas être de ma chair. Je ne veux plus rien à voir avec toi.*

Adolescente, j'avais serré les dents plutôt que de lui offrir mes larmes. Vingt ans ou cent quatre-vingt-cinq plus tard, je laisserais bien tomber le virilisme pour lâcher un sanglot.

— C'est tout ?

Robert Human rallume la lumière et congédie les comédiennes en tirant la gueule.

— Dans le nuage, j'ai un tout petit gars dont le beau-père trouvait qu'il ne frappait pas son ballon de foot avec assez de conviction et qui a fini à l'hôpital pour ça ; j'ai des ados jetés par la fenêtre depuis le deuxième étage d'un immeuble parce qu'ils n'étaient pas réellement en train de réviser leur cours de sciences naturelles ; j'ai tout un tas d'autres histoires toutes aussi voire plus intéressantes ; vous, vous n'avez que votre égo froissé parce que maman n'était pas contente de votre orientation ? Vraiment ?

Son soupir est à la hauteur de ma honte. Mais qu'est-ce que j'y peux, si mon histoire personnelle m'émeut ? N'ai-je pas le droit d'être triste des choses tristes qui me sont arrivées, même si elles paraissent dérisoires devant le malheur du monde ? Avant que je puisse défendre mon cas, Robert conclut :

— J'en ai assez vu. Mon opinion est faite : vous êtes une pimbêche banale dont la seule originalité est votre statut de relique et des compétences obsolètes. Je prendrai beaucoup de plaisir à vous posséder.

Me vient à l'esprit qu'il me possède déjà légalement, rapport au contrat d'utilisation du nuage, mais il ne me laisse pas le temps de parler avant de repréciser :

— Vous posséder *charnellement*. Vous violer, quoi, vous savez bien de quoi on parle depuis tout ce temps.

Chapitre neuvième : *La vraie Bénédicte. Multiplicité des orifices. Maintenant, on vit. Une petite maison dans une prairie. Un manque ?*

Le regret le plus absurde du monde me vient :

J'aurais dû coucher avec un Citoyen du Service du Sexe tant que j'étais encore dans la Société : ça m'aurait épargné que ma première expérience avec un homme se déroule dans ces conditions.

Je le balaye d'un revers de bon sens. Qu'est-ce que ça change que ce soit la première ou la millième fois ? Le maître de l'humanité ne veut pas seulement me ficher sa bosse dans un creux, il veut m'endommager le corps et l'esprit ce faisant. Je ne peux pas m'y soustraire et il ne sera jamais puni. Je serai violée. L'implacabilité de la situation engourdit mon train de pensée. Quelle est l'expression, déjà ? Se détendre et penser à la perfide Albion ?

Lydia pousse un cri de surprise. Comme elle me regarde, je l'imite, et il s'avère que les micromachines qui me composent sont en train de changer d'aspect : de brumeuse, je redeviens solide. Le manuel d'utilisation m'informe que je suis en train d'être réimprimée en chair et en os à la demande de l'administrateur.

— Attendez, ça ne va pas du tout ! s'exclame Robert Human. Ça, c'est la version Bonne-Citoyenne ; je veux la vraie Bénédicte. Est-ce qu'on a ça ?

Il se tourne vers Lydia.

— Un de vos souvenirs devra suffire.

Le nuage reprend ma conversion. Je n'ai pas été moi-même depuis si longtemps que je me reconnais à peine. Ma fille m'a vêtue de la combinaison que je portais lors de notre seule rencontre : Robert la fait disparaître d'un claquement de doigts, me laissant nue dans le froid de cet espace confiné.

Il apparaît que Lydia entretient un souvenir idéalisé de ma personne. Je lui témoigne ma consternation.

— Je n'ai jamais eu des loches pareilles.

— Pardon ! Tu portais un pull, j'ai mal interprété ce que je voyais !

— Et, bout de chou, dans l'espace, personne n'a ces abdominaux.

— J'ai dit pardon !

— Vous savez quoi ? nous interrompt Robert. Ça me va. La vision fantasmée de la mère par la fille abandonnée a son charme aussi. Du coup vous restez avec nous, très chère ?

Lydia marque une pause de pure incrédulité puis récapitule :

— Vous voulez que je vous regarde pendant que vous violez ma mère ?

— C'est cela même.

Elle attrape une longue inspiration par le nez et la fait ressortir en petits coups saccadés par sa gorge. Son souffle repris, elle demande :

— Je sais que ce n'est pas la première fois qu'on vous pose la question, Robert, mais, franchement, vous n'avez rien d'autre à foutre ?

— Non, uniquement votre mère.

Il éclate d'un grand rire qui a, encore une fois, le culot de respirer la parfaite santé mentale. Pendant cet échange, Lydia sort du nuage, incarnée tout comme moi contre son gré.

— Asseyez-vous bien sagement et ne faites plus de bêtises. À nous deux, Bénédicte ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous pénétrer ?

Un battement de cil plus tard, mon absence de self-control répond à ma place :

— Après tous ces viols, vous n'avez toujours pas trouvé votre préférence entre les bouches, les anus et les vagins ?

— Oh, madame Marie, quelle vulgarité, et quel *ennui* ! Le corps humain est si plein d'orifices, pour qui fait l'effort de les trouver. Je vais baiser votre hanche, ça fait longtemps.

Il claque des doigts : ma jambe droite disparaît sous moi. Je me retiens au mur de la boîte, déboussolée. J'ai beau comprendre ce qui s'est passé sans même me fouler l'intellect – le morceau de nuage contenant l'information du milieu de ma cuisse à mes orteils flotte à l'autre bout de la pièce, une flaque de sang se forme goutte à goutte sur le sol à mon pied –, mon corps, redevenu animal et plein d'instincts pourris, panique d'avoir perdu un membre.

— Ouais, la hanche, répète Robert. Et après, une orbite. La gauche. Mais n'anticipons pas trop, savourons l'instant présent.

Le nuage commence à l'imprimer en chair. Ses mains désormais bien solides m'attrapent par la fesse et l'aîne et mettent mon articulation en position. Je ne vois pas, je devine, et je meurs de trouille.

— Dites, est-ce que j'ai mentionné que je n'avais pas envie du tout que vous fassiez ça ? lancé-je d'une voix trop timide.

Un petit rire cristallin tinte mi-synthèse vocale, mi-larynx :

— Oh, Bénédicte : si vous en aviez envie, ce ne serait plus un viol.

Il humecte ses doigts de mon sang répandu, puis s'en tartine le pénis qui vient de finir d'apparaître, dégueulasse et dressé. Je tente de le repousser d'une main, il la bloque et la jette contre le mur, un grand sourire aux lèvres.

— Je vais adorer chacun des moments que nous allons passer ensemble.

Je ferme les yeux.

La douleur n'arrive pas.

Je rouvre un œil.

Robert sourit toujours, mais quelque chose a changé. Il se tient immobile entre le reste du monde et mon corps terrifié. Je lui passe la main devant le visage, sans réaction de sa part. Lydia s'approche à pas prudents, le tire par la nuque et le regarde tomber comme une souche à nos pieds.

Ma fille m'agrippe l'épaule, haletante.

— Je crois qu'ils ont réussi. Bénédicte, je crois qu'il a perdu ses droits d'administrateur ! Il est piégé !

Je respire à un rythme anormal. Je me laisse tomber sur le sol, histoire de reprendre contenance. Robert, d'un rose de bonne santé, est en train de virer pâle ; sa poitrine ne se soulève plus. En fait, il devient bleu parce que le quidam de la rébellion qui l'a paralysé ne lui a même pas laissé le contrôle de ses poumons. Je réalise :

— Il a besoin d'un massage cardiaque.

Lydia passe de médusée à hilare en une fraction de seconde.

— Pardon ? Qu'il crève. Il a passé un siècle à nous torturer, rien que pour ça j'espère qu'il y a un Enfer.

Une goutte d'eau unique se forme au coin de l'œil de Robert Human. Malgré le choc, ou à cause de lui, ou parce que les astromines m'ont rendue paniquée de l'asphyxie, j'ai un élan de pitié pour l'animal.

— C'est un être humain. On n'a le droit de vie ou de mort sur personne. Tout le monde peut changer.

Lydia me prend la tête entre ses mains et pose son front contre le mien, à mi-chemin entre l'intimité et le coup de boule.

— Non. Désolée mais, ça, c'était un argument recevable dans une société humaine normale dotée d'institutions dédiées à réhabiliter les gens s'écartant du droit chemin. Robert Human a consacré la plus grande partie de sa vie à utiliser l'humanité entière pour recréer ses fantasmes et échapper au double ennui existentiel de sa vie éternelle et de son omnipotence. La contrepartie c'est qu'il ne reste plus personne pour se soucier qu'il meure, maintenant.

Le mourant est en train de cyanoser comme jamais et malgré la logique des arguments de ma fille je ne parviens pas à ignorer ma détresse. Lydia soupire, se place au-dessus de Robert et me propose :

— J'abrège ?

Je déglutis.

— Être contre la peine de mort sauf pour Robert, c'est être pour la peine de mort, tu le sais, ça ?

— Bah je dois être pour la peine de mort alors.

Lydia referme ses mains sur le cou offert du tortionnaire de l'humanité. Il y a un craquement de cartilage, une demi-douzaine de secondes, puis elle lâche prise. Quand je recroise son regard, j'y trouve un siècle de fatigue accumulée.

— Tirons-nous d'ici.

Comme ma jambe droite fait toujours partie du nuage, celui-ci m'accepte sans discuter. Il m'apprend que je suis administratrice, désormais : comme tout le monde. Lydia n'est réintégrée au nuage qu'après lecture de nouvelles conditions d'utilisation qui se résument à peu de mots.

« Ne cassons pas tout. Demandons de l'aide quand nous ne savons plus où nous en sommes. Ne nous faisons pas de mal les uns aux autres. Profitons de la vie ! »

C'est niais à souhait et plein de failles qui vont créer des problèmes entre les utilisateurs dans les jours à venir mais, au moins, c'est préférable à être la propriété privée d'un type parfaitement normal.

Bien que certaines du décès de Robert Human, nous proposons au nuage de transporter son corps et de le jeter dans le Soleil afin de le traiter comme le déchet dangereux qu'il était de son vivant. Nous dissolvons la boîte et retrouvons l'espace interplanétaire, si noir, si brillant, si vaste, si claustré.

L'astre du jour me baigne toute entière ; je sens mes micromachines en profiter pour se recharger en énergie. Le silence se prolonge.

— Et maintenant ? demandé-je à Lydia.

Puis je me souviens que le son ne circule pas dans l'espace et je répète ça à l'écrit dans la messagerie du nuage. Elle répond :

— Maintenant on vit.

S'il existe un petit groupe de gens soumis à Robert qui auront du mal à se remettre de son élimination, la plupart des habitants du nuage ont imaginé tout plein de projets à mettre en branle une fois que le seigneur aurait rendu leur puissance à ses sujets. Lydia me guide jusqu'à l'ex-orbite de la planète Terre.

Devant nous s'agrége un immense nuage de micromachines. J'hésite à comprendre. Ma fille me le confirme :

— On remet la Terre et la Lune en place, au moins ça, histoire de se laisser des choix de vie. Pour ma part, dès que c'est fait, je me réimprime, je me fabrique une petite maison dans une prairie, j'élève des chèvres et je plante un potager. L'existence post-corporelle, c'est bon, j'ai donné.

La Terre ondoie au-dessous de nous à mesure qu'elle se reconstitue. Des nuages demeurent encore, mais ceux-là sont les originaux, faits d'eau et de poussière plutôt que de micromachines. Plus bas, je distingue plusieurs points du sol rougir et cracher noir.

— C'est normal, ça ?

— Il est possible que tous les volcans de la planète fassent leurs intéressants, certains l'avaient prédit. On va voir si nos géoingénieurs autoproclamés ont passé le dernier siècle à rien foutre.

Les volcans se calment ; le ciel s'épure. Une fois le sol stabilisé et les cours d'eau remplis, un nouveau chargement de brouillard vient s'installer : la Terre reverdit de toute la flore assimilée jusqu'ici dans le nuage. Je suppose que la faune et le mycète suivent. Une question me taraude :

— Est-ce que c'est toujours la même planète, ou seulement une copie ?

— Je ne sais pas, et toi ? rétorque Lydia.

Bonne remarque. De m'être tournée vers elle, je constate l'activité aux alentours. Nous sommes des milliers, peut-être des millions de petits nuages à orbiter et mater les travaux. À la réflexion ça paraît peu de curieux mais je suppose qu'il y a un encore plus grand nombre de personnes en train de bosser sur le chantier. Certains se rendent compte que je les regarde et me renvoient un salut. Le bruit de ma présence court, quelqu'un s'en empare et vient nous rejoindre.

Le nouveau venu me choque par sa *différence*. Si toutes les personnes que j'ai rencontrées jusqu'ici appartenaient à un même nuage, lui est autre. Un échange d'informations automatique m'indique que ses micromachines ont été conçues dans un labo universitaire sans qu'un industriel ne les rebricole derrière : il est donc un de ces fameux indépendants qui dirigeaient la rébellion dans les coulisses.

Si c'est pour me remercier d'avoir servi d'appât contre Robert Human, je m'en passerais bien. Je lui envoie un message pour lui demander de passer son chemin. Il s'arrête et me répond un immense pavé devisant sur mon courage, sur leur chagrin de ne pas avoir pu m'informer du plan par avance, sur la dette éternelle de l'humanité à mon égard...

Je récapitule : on m'a récupérée à mon retour de mission, on m'a mise au coin histoire de frustrer Robert de son nouveau jouet, on a attendu que je me fasse virer de la Société, puis que le maître du monde baisse sa garde en même temps que son pantalon. Je n'ai jamais agi ; on m'a instrumentalisée ; de quoi devrais-je être remerciée ?

Le type de la rébellion décide de ne pas prolonger la conversation et disparaît de mon champ de vision. Je me sens fatiguée.

— Eh, Lydia, je m'en vais. Trop de monde ici. Je n'arrive pas à penser.

Ma fille me répond avec un grand sourire à la gueule :

— C'est un piège. Fais comme moi, je ne pense jamais.

Elle hésite, puis ajoute :

— Tu sais, ma petite maison dans la prairie ? Tu peux y passer quand tu veux.

La proposition me prend au dépourvu. Ce qui me reste de honte demande :

— Tu es sûre ?

Lydia tape et efface des messages en boucle quelques secondes avant qu'une réponse me parvienne enfin :

— Tu sais, la famille étendue de Mathilde ? Elle se paluchait sur les cousins hongrois et les cousins italiens à qui il fallait absolument envoyer des cartes de vœux pour les fêtes parce que oh là là les liens du sang et le patrimoine commun et l'exotisme. Malgré ça, avant de rencontrer mon grand-père, ton père, personne n'avait eu l'idée de me parler de mon arrière-grand-mère camerounaise. C'est idiot, ça ne devrait pas avoir d'importance, pourquoi ça en a ? Je ne sais pas. Mais tu es une partie de moi, d'une façon ou d'une autre, et j'aimerais que tu fasses partie de ce qui reste de ma vie. Un peu pour le sang, un peu pour les points communs, un peu pour les côtés étranges et intéressants. Je ne veux pas t'y obliger, mais si on gardait le contact, j'en serais si heureuse !

Que répondre à ça ?

Que je préférerais qu'elle me haïsse d'avoir mis au congélateur le tas de cellules qui a permis son existence ? Que je jubilerais qu'elle me pleure son abandon dessus ? Que j'aurais la vie facile, qu'il serait simple de la laisser derrière moi !

Mais la vérité est que Lydia a grandi en famille monoparentale sans en ressentir de manque et que, dès qu'elle a résolu le mystère de mon absence et de ma fuite, elle a perdu l'envie de me

consacrer un ulcère. Et voilà qu'elle m'offre de tourner la page et de créer une relation là où il n'y en a jamais eu, de déployer des actions réparatrices à la hauteur de tous mes regrets larmoyants.

Le problème étant que je n'en ai pas la moindre envie.

Une conséquence du décalage temporel auquel j'ai été soumise, c'est que j'ai passé moins de temps dans la réalité que le reste du monde.

Ma mère, par exemple. Le jour où je lui ai présenté Mathilde – forcément agaçante car forcément elle-même –, au bout d'un déjeuner, l'opinion maternelle était faite et elle m'a jeté :

— En fait tu aimes les femmes-enfants, c'est une forme de pédophilie tout ça.

Nous nous sommes disputé et, deux ans plus tard, au moment de mon départ pour mon premier saut vers le futur, je ne lui avais pas radressé la parole.

Ma mère, en quinze années d'expérience supplémentaire, a changé d'idées sur ce qu'elle voulait faire du reste de sa vie, d'autant plus que mon père venait de succomber à son cancer : elle est venue me présenter ses excuses, pointer du doigt à quel moment elle avait commis telle erreur et telle agression, promettre de ne pas recommencer, prier pour être pardonnée.

Mais, pour moi, dans ma temporalité relative, l'affront était trop récent. Je ne pouvais pas passer à autre chose et je lui ai refusé ce qu'elle me suppliait de lui donner. Peut-être que ma mère méritait mon pardon, peut-être pas. Je n'en suis pas certaine. Le souci de ne pas vieillir, c'est que je n'ai pas mûri non plus.

Mathilde m'a demandé de rester, elle aussi. Mathilde, qui refusait de comprendre quand je rompais avec elle et a essayé de faire comme si de rien n'était à mon retour quinze ans plus tard. Mathilde, qui m'a beaucoup fascinée et que j'ai longtemps aimée. Mathilde, qui a enregistré l'intérieur de sa tête dans l'ordi d'un thérapeute dont le fichier est à peine à une pensée de finir entre mes mains...

C'est immoral, n'est-ce pas. Fouiller dans ses affaires pour y trouver la preuve de sa malignité. Qui suis-je pour la juger ? Je l'ai trompée.

Bon, elle m'avait trompée avant, mais ce n'est pas une raison. Mon occasion, c'était un de ces moments où il faudrait casser la magie en déclarant d'un ton neutre « *J'ai une copine* » et où j'ai choisi de ne pas le faire parce que quitte à prendre ce que je prenais à la maison autant avoir fauté un peu, l'avoir mérité un peu.

Mathilde me disait inculte, alors je suis allée emprunter des bouquins à la médiathèque. Au détour de la conversation, la bibliothécaire m'a dit que j'étais magnifique. Personne ne m'avait jamais décrite comme *magnifique*. Je lui ai fait l'amour dans le placard où la médiathèque stockait ses fournitures bureautiques en rab, j'ai appris qu'elle s'appelait Inès, j'ai complimenté son prénom. Fin de l'aventure. C'était une histoire minable, comme moi.

Robert Human a engagé quelques uns de ses serfs pour trier les enregistrements du psychiatre de Mathilde par mots-clé. Beaucoup sont rangés à « Ben », ceux qui attirent mon attention le sont à « Bénédicte ». J'en lance un. Le thérapeute parle en premier :

— *Mathilde, Bénédicte vous a quittée. Elle est partie pour l'espace de sorte que vous ne puissiez pas l'atteindre dans les quinze années suivantes. On envisage mal comme ça pourrait ne pas être une rupture.*

Un silence. Puis Mathilde répond :

— *Elle n'en a pas le droit.*

— *Ah bon ?*

— *Oui, blablabla, la liberté individuelle de se mettre et de se démettre en couple... Je ne parle pas de ça. Bénédicte est l'amour de ma vie. Je n'ai jamais ressenti ça pour quelqu'un d'autre : elle a ruiné mes standards en matière de sentiments. Elle a aussi ruiné mes chances d'avoir ma famille étendue présente à mon mariage. Et au lit, docteur, elle m'a ruinée pour les hommes. Aucun de ceux que j'ai connus après elle ne lui est arrivé à la cheville.*

Après moi mais aussi en même temps que moi, me remémoré-je. Encore que j'ai perdu le droit de le lui reprocher quand je me suis tapé la bibliothécaire.

— *Si vous ne trouvez plus d'intérêt aux hommes, qu'en est-il des autres femmes ?*

— *À quoi bon ? Le problème reste le même. Je voulais une vie normale, moi. Un mari, quelques enfants, un duplex rive gauche, un appartement à Courchevel, un petit portefeuille immobilier. Elle a tout gâché. Elle a débarqué dans ma vie et elle m'a... elle m'a... elle m'a rendue heureuse.*

Mathilde sanglote. Le psychiatre la laisse tranquille une minute ou deux, puis la relance :

— *Si elle a gâché votre vie, ne valait-il pas mieux qu'elle vous quitte ?*

— *Non. Ça fait bien longtemps que c'était trop tard. Je lui appartiens. Je l'aime, encore aujourd'hui. Davantage aujourd'hui, peut-être : elle n'est plus là pour corroder mes sentiments avec sa balourdise. Parfois je l'ai haïe. Parfois je l'ai blessée. Mais attention, ça n'avait rien à voir avec de la violence conjugale. Elle me provoquait : qui sait, peut-être qu'elle aimait ça. J'ai essayé de partir mais elle me manquait trop. J'ai besoin d'elle. Elle n'a pas le droit de me quitter. Elle ne peut pas me faire ça.*

Une pause. Le thérapeute, lui aussi, semble avoir besoin de temps pour réagir.

— *Bénédicte revient bientôt de sa mission, n'est-ce pas ?*

— *Oui, d'ici un peu plus d'un an.*

— *Qu'est-ce que ça vous fait ?*

— *Rien de spécial. Ce n'est pas compliqué : je l'aime. Nous avons une fille merveilleuse. Elle devra rester.*

— *Rester en ville pour exercer son droit de visite, peut-être. Mais revenir avec vous ? Comment comptez-vous lui en donner envie ?*

Un silence.

— *Elle n'aura pas le choix.*

L'enregistrement finit là. Mes émotions clignotent au hasard telle une guirlande défectueuse.

Mathilde.

Mathilde, bordel, Mathilde.

Qu'elle aille se faire foutre.

Encore que, trop tard pour ça : elle est morte.

Je tâche de reprendre mon calme et à cet effet je crie dans la nuit infinie :

— Bon débarras, bordel !

Ça ne fait pas de mal ; ça ne fait pas de bien. Exhumer cette archive était une erreur, ne serait-ce que parce que j'ai bafoué le secret médical.

Étrange, d'entendre Mathilde en boucle sur notre relation après toutes ces années. Comme si en partant j'avais aussi mis sa vie en pause au lieu de la libérer de ma présence. À moins que cet enregistrement ne soit que le reflet de son masque social habituel, métaphoriquement posé sur son beau visage pour y cacher ses émotions dévorantes.

Mais si ma compagne n'est pas parvenue à évoluer lors d'un séjour à l'hôpital qui lui proposait de travailler sur ses problèmes, quelle chance avais-je qu'elle devienne effectivement une meilleure personne avec un peu plus de temps ? Et combien d'hématomes ça m'aurait encore coûté ?

Et tout ça n'est que passé, encore lui, je n'en peux plus de lui. J'aimerais me tourner vers l'avenir ; j'ai ça, moi ?

Je repense à Lydia. Aujourd'hui, elle n'a plus quatorze ans et ne cherche pas sa mère. Sa main qu'elle me tend, c'est celle d'une parente éloignée, d'une cousine peut-être, qui s'amuse à fouiller son arbre généalogique à la recherche de compagnie.

Est-ce que j'ai envie de renouer avec une vieille cousine plâtrière-stuqueuse-marbrière à la retraite ?

Peut-être.

J'ouvre la messagerie du nuage et j'accepte formellement l'invitation de Lydia. Elle me répond dans la seconde qu'elle est en train de négocier l'achat du terrain, des matériaux de construction, des chèvres et des graines pour le potager, mais que dès que tout ça sera fini, je serai la bienvenue.

Mon spleen ne s'amenuise pas : quelque chose manque encore à ma vie.

Il me faut beaucoup trop de temps pour m'apercevoir que c'est Traïzie. Si j'étais auprès d'elle, on s'assiérait sur le lit et on parlerait de tout ça dans un citoyen approximatif de mon côté et simplifié au possible du sien. Et quand je manquerais de mots, je pourrais toujours l'embrasser pour oublier ma misère.

J'aime ce plan. Je vais appliquer ce plan. Le système du nuage me trouve la position actuelle de la station spatiale *Soshita* autour du Soleil : je la rejoins aussi vite que je peux.

Chapitre dixième : *De retour dans la Société. La nouvelle génération. Révolution. Des Instructions pour la Nuée. Enfin ?*

Au bout de ma dérive, je retrouve le bâtiment de la Société – ou de la *Soshita*, puisque c'est son vrai nom. Je ne suis pas sûre de comment y pénétrer, même si je soupçonne que mon statut de nuage de micromachines me permet de me glisser dans sa carlingue sans trop de problèmes.

Mon seul oubli, c'est cette histoire de Nuée programmée pour tirer à vue sur tout ce qui ressemble de près ou de loin à un Robert Human.

Elle m'attrape à une dizaine de kilomètres de la station. Sa brutalité ne devrait pas me surprendre, étant données les circonstances, mais j'en reste blessée. Ne me reconnaît-elle pas ? C'est moi ! Je suis revenue !

Vous appartenez à Robert Turner dit Human. Vous ne pouvez pas accéder à cette zone. Partez ou vous serez considérée comme agente de Robert et détruite.

Je vois qu'on a oublié de prévenir la Nuée du décès de son-nom-est-abominable, typique, tout le monde a dû croire que c'était le boulot de quelqu'un d'autre. Enfin Robert est mort, crève Robert, je ne bosse pas pour lui, puis-je entrer ?

Il est détruit ? Comment avez-vous fait ça ?

Je lui raconte le déicide en me battant avec ma répugnance – c'est fou ce qu'un peu de détachement ironique peut débloquent la parole.

Je vous crois. Pour être honnête je crois surtout ce que je vois.

Quand on regarde dans sa direction depuis l'ex-orbite de la ceinture d'astéroïdes, la Terre n'est plus qu'un point bleuâtre, mais c'est un point bleuâtre qui vient de rejaillir après avoir disparu pendant cent ans.

La Nuée me laisse le passage et me guide vers ses propres conduits d'entrée et de sortie de la station. Je suinte jusque dans un couloir de la Société que je parviens à reconnaître : pas très loin de chez Qilépe. J'essaie de rassembler mes micromachines en une forme à peu près humaine. Est-ce que je me réimprime ? Ça risquerait de me laisser coincée ici, faute d'accès au nuage.

La pensée me laisse pantoise.

Puis un tout petit enfant me court entre les jambes en hurlant, un Bon-Citoyen à ses troussees. Ni l'un ni l'autre ne me remarquent. Je les suis du regard, abasourdie : combien de temps a passé ? Au moins un an, en imaginant qu'à mon départ la nouvelle génération se trouvait prête à bondir de sa couveuse ; davantage si les Citoyennes ont dû se taper gestations et accouchements à l'ancienne. Dans tous les cas, Traïzie...

Je m'élanche dans les couloirs de la Société à la recherche de son appartement. Par la porte entrebâillée, je vois qu'elle est à la maison, assise en tailleur sur le sol, jouant avec un bébé à empiler un tas de briques multicolores. Je n'ose pas entrer. Je ne sais pas quoi lui dire. Puis j'entre.

Traïzie relève la tête et garde la bouche bée devant ce qui me sert de corps. Quelques secondes en suspens, au bout desquelles elle m'offre son plus grand sourire et un :

— Bonjour, Bénédikte.

Presque. Elle y était *presque*. Elle a travaillé la prononciation en mon absence. Savait-elle que Philanca m'avait jetée à l'espace ? A-t-elle continué d'espérer mon retour ? La voilà qui se relève et qui m'approche, qui cherche comment aborder mon aspect brumeux, vise à peu près l'emplacement de mes lèvres, et m'embrasse.

Je pourrais la convertir. L'absorber au nuage. Lui offrir la versatilité et la vie éternelle. Ne plus jamais la perdre. L'arracher à sa Société et la propulser dans la mienne.

Je détache ma bouche de la sienne, alarmée. À quoi est-ce que je viens de penser ? Ça ne va pas bien, moi. C'est le matériel micromachinique qui parle, ou ma propre possessivité ? Je la repousse. Son expression devient une énigme ; je me demande si elle a compris ce qui vient de me passer par la tête. J'aimerais bien rattraper le coup alors je lance :

— Bonjour, Traïzie.

— Ne reste pas debout, assieds-toi.

Je me glisse entre une chaise et la table de sa cuisine. Traïzie pose son enfant sur le plateau, à ma hauteur.

— Elle s'appelle Bénédi. J'aurais voulu que l'hommage soit meilleur mais, bon, je voulais aussi que d'autres gens puissent dire son nom correctement.

Le bébé s'intéresse à moi à la façon des bébés et me tripote le visage de ses tous petits doigts. Bénédi s'apprête à perdre l'équilibre et tomber de la table : je la rattrape et la redresse. Traïzie s'assied avec nous et pose un de ces ordis portables mi-futuristes mi-rétros sur ses genoux.

Quand elle l'ouvre, je comprends ce qu'elle fait : trop tard pour l'en empêcher.

Je sens la Nuée s'emparer de moi et se brancher sur mes micromachines. La certitude me prend que j'ai été ouverte, comme une huître, et que tout ce qui me sert de programme se trouve étalé sur l'écran de Traïzie. Ouvert en lecture ; ouvert en écriture. Je lâche un cri.

— Je ne veux pas te faire de mal, répond l'amour de ma vie. Mais bon. Les circonstances font que. Tu n'as jamais été une Citoyenne au fond de toi ; tu étais enfermée ici. Pourquoi revenir ? Pour te venger ?

Elle fouille dans le tableur qui lui traduit ma personne. J'ignore comment je peux sauver ma peau, alors j'attends. C'est beau, tant de passivité : je m'en collerais des gifles.

Traïzie a un tout petit sourire, qui se transforme en sidération à mesure qu'elle parcourt le programme. Quand elle relève la tête, je la vois larmoyer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'inquiété-je.

Elle reprend ses esprits avant de me répondre :

— Je t'aime aussi. Mais je ne le mérite pas.

Le rouge ne me monte pas aux joues, faute de joues et de rouge. Traïzie retourne à son écran mais ne lit plus vraiment. Je vois les mots lui monter en catastrophe dans la bouche, et elle s'exclame :

— J'ai des obligations, Bénédikte ! J'ai une fille, j'ai du travail, j'ai des amis, je ne peux pas... je ne peux pas tout laisser tomber pour toi.

— Je ne te l'ai pas demandé.

On a ses fantasmes et puis il y a la réalité : déjà que je déteste l'idée de voler une femme à son mari ou son épouse, je n'aime pas davantage le concept d'arracher une mère à sa fille. Bénédi a, genre, moins de deux ans, elle ne va pas hausser les épaules et tourner la page.

De toute façon, elle a raison : elle n'a pas mérité que je débarque mettre sa vie en pièces. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Est-ce que je la supplie ? Est-ce que je fais du chantage ? Est-ce que je lui interdis de me quitter ? Est-ce que je passe de l'autre côté du miroir pour devenir Mathilde ?

La réponse est si simple, et emmerdante comme seules le sont les choses évidentes. Je chatouille Bénédi sous le menton. Elle gazouille : elle a l'air d'une chouette gosse. Puis je me tourne vers Traïzie et je lui dis :

— Fais ce que tu as à faire.

L'amour d'une vie n'existe pas. Je devrais le savoir : j'ai déjà donné.

J'ai rencontré Mathilde à une soirée paillettes d'un de ces bars lesbiens où les copines me traînaient depuis la fin de mon contrat d'astromineure. Pour ma part, je ne voulais pas draguer : j'attendais le passage de ma période de repos obligatoire pour re-signer avec la même entreprise en négociant mon salaire à la hausse. Alors je n'ai papoté qu'avec cette petite inconnue aux cheveux interminables qui m'avait tout l'air d'une hétéro venue s'encanailler chez les gouines. Comme ça, j'étais sûre de ne briser le cœur de personne, tu piges ?

Puis Mathilde m'a embrassée dans un coin de la pièce comme une assoiffée dévalisant une oasis et j'ai eu la bêtise de la laisser faire, l'idiotie de lui donner mon numéro et, pour finir, la très mauvaise idée de ne pas signer ce contrat et de rester sur Terre avec elle.

Les disputes sont arrivées après la lune de miel, les crises après les disputes, et les coups après les crises. Je ne compte pas les tromperies parce que ça, en fin de compte, ça ne me blessait pas. J'aurais dû partir mais elle me jurait qu'elle n'était pas comme ça, que c'étaient des accidents, qu'il fallait moi aussi que j'arrête de tout le temps l'attaquer. Je la croyais : je me souvenais des premiers jours, des premiers mois, de ces instants parfaits. Je pensais qu'elle était la femme de ma vie, jusqu'à ce que je ne le pense plus. Trop tard pour partir.

Quand mon expérience bizarre d'ancienne travailleuse de l'espace disponible immédiatement a tapé dans l'œil de la fameuse start-up qui envoyait des trucs très loin à une grosse fraction de la vitesse de la lumière et les ramenait des années plus tard, j'y ai vu une échappatoire.

Il s'avérerait que ce n'en était pas une très bonne. Mathilde m'attendait à la sortie, notre ado sous le bras, réclamant que je rentre avec elle. J'ai fui et trouvé un hôtel où dormir, assommée par l'angoisse qu'elle ne me foutrait jamais la paix.

Si seulement j'avais eu, comme Traïzie en cet instant, un moyen de la désintéresser de moi pour toujours, je m'en serais servi.

Le temps de repenser à tout ça, Traïzie est restée figée, le doigt sur le bouton, hésitante, suspendue. Je m'enquière :

— Qu'est-ce que tu attends ? Vas-y.

Bon, ça ne ressemblait pas à la réelle invitation que c'est. J'essaie d'atteindre le détachement émotionnel et de lui offrir la liberté sans paniquer à l'idée qu'elle soit en train de tripatouiller mon essence et de corriger des pans de ma personnalité : ce n'est pas sans impact sur mon éloquence.

Traïzie lâche un sanglot et tremble de tout son corps. Bénédi, alertée, se tourne de son côté et va prendre sa tête dans ses bras. Mon amour me répond :

— Je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Je suis désolée. Je suis désolée de tout ce que je t'ai fait.

Je pseudo-hausse un pseudo-sourcil.

— De ce que *tu* m'as fait ? Traïzie...

— Tu sais très bien de quoi je parle !

Des années plus tôt, un objet inconnu tombait dans l'espace local de la *Soshita*, réceptionné par la Nuée. Outre la petite quantité de matériaux supplémentaires qu'offrait son acquisition, la Nuée retrouvait dedans une femme au physique hors-norme et commençait à la manger car la Nuée, contrairement au nuage HUMAN, est un peu couillonne et ne fait pas la différence entre un déchet à recycler et une personne vivante si on ne lui a pas dit de la faire.

Un Bas-Citoyen se rendait compte que la réserve de matériaux était en train d'engranger de la peau humaine juste à temps, arrêta tout et envoyait une équipe enquêter. Elle mettait la main sur une certaine Bénédicte Marie, astronaute du 21ème siècle, et la ramenait à domicile avec précautions car ladite astronaute était tombée dans les pommes et saignait beaucoup.

La question brûlait les lèvres de tous : qu'était cette personne ? Quelqu'un d'une autre Société ? À quoi pouvait bien ressembler ses castes, et à laquelle appartenait-elle ? Ou bien était-elle un piège, une sbire de Robert l'Abominable, une bombe à retardement qui mettrait le fragile équilibre de leur survie à genoux ?

La Nuée, en pleine opération sur l'intruse, informa les curieux qu'il s'agissait probablement d'une personne venue du passé et qu'elle était apparentée à Philanca du côté maternel. Sommée de réagir, celle-ci bredouilla que si l'astronaute était le Citoyen-parent de son Citoyen-parent ou quelque chose comme ça il fallait la secourir, alors on n'avait qu'à faire ça.

Mais comment intégrer une étrangère à la Société, quand on avait dû inventer le concept « d'étrangère » rien que pour parler d'elle ? Une Haute-Citoyenne de cette rotation-là vit les données du problème et dit aux autres : « Vous savez quoi ? Je m'en charge. »

Avec un mélange de fascination et de dégoût pour cette Citoyenne adulte incapable de s'exprimer dans une langue compréhensible et qui tâtonnait autour d'appareils électroniques pourtant simples, Traïzie conçut mon programme éducatif et me déclara apte à parler, comprendre et vivre quelques rotations plus tard.

Puis elle se mit en travers de mon chemin et m'enquiquina jusqu'à faire de moi son amie, jusqu'à ce que je lui révèle qu'elle aimait les femmes, jusqu'à devenir mon amante.

Ne voyais-je pas la manipulation ? Ne voyais-je pas tout le mal qu'elle m'avait fait ? Ne voyais-je pas qu'elle ne méritait pas le bonheur de faire partie de ma vie ? Ne voyais-je pas qu'il valait mieux qu'elle me libère ?

J'éclate de rire. Et autant la synthèse vocale des micromachines se débrouille pour retranscrire la parole, autant le reste des avatars de la voix humaine devient terrifiant une fois passé par son filtre. Ce qui me fait réaliser que le rire parfait de Robert Human était le résultat d'heures d'entraînement ; je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser. Traïzie se fige.

C'est mal, n'est-ce pas ? Ces petites guerres de petit pouvoir, de petite influence et de petites mesquineries. Mais cette réplique-là m'amuse, alors je la balance comme un Joker dans un château de cartes :

— Parce que tu crois que tu m'as eue à l'usure ? Chérie, je suis tombée amoureuse de toi à la seconde où je t'ai vue. Bien sûr que tout n'a pas été parfait, mais qu'est-ce qui l'est ? Je croyais que tu ne voulais plus me voir parce que je te faisais souffrir, mais là je ne suis plus d'accord !

Mon esprit devenu léger, l'entrave de la Nuée sur moi s'affaiblit, ou peut-être est-ce moi qui me renforce : je l'envoie paître. Le logiciel de programmation glapit un message d'erreur. Désormais debout, les deux mains claquées sur la table, je toise Traïzie.

Elle me contemple, l'air perdu.

— Mais Bénédikte, qu'est-ce qu'on va faire ?

C'est la question du moment. On m'a déjà proposé une idée :

— On va vivre.

Mon rôle dans la chute de Robert Human a été très exagéré. Mais il est vrai que, revenue parmi les Citoyens et Citoyennes, il me prend des envies de bouleverser leur existence dans le sens d'une meilleure expérience de la vie dans l'Univers en général. En cinq minutes, je leur fomenté une révolution.

Je papote avec la Nuée. La Nuée approuve mon plan. Je lance dans l'espace une conversation à laquelle se joignent quelques participants, et négocie une place de stationnement en orbite au premier point de Lagrange du système Terre-Lune – vous savez : l'un de ces endroits entre deux corps célestes où leur attraction gravitationnelle se compense et où on se retrouve en équilibre pour squatter.

L'un de mes conébuleux demande en geignant si j'ai vraiment besoin d'un accès à la Lune et si je ne peux pas plutôt faire ça sur le point de Lagrange numéro 3 : pour couper court à ses jérémiades, j'accepte.

La Nuée organise la mise en sécurité des Citoyens histoire de pouvoir déplacer la *Soshita* à travers le système solaire jusqu'à entrer en orbite autour du gros caillou récemment reconstitué. Comme système de propulsion, elle est impressionnante, mais quand même, ça va nous prendre quelques semaines.

Un mail général plus tard sur le réseau des boîtes à messages plus tard, j'explique aux membres de la Société que l'Abominable n'est plus et que tous ceux que ça intéresse peuvent me rejoindre pour découvrir où habitaient leurs ancêtres.

Une fois notre orbite verrouillée et la navette finie d'imprimer en 3D, une petite quantité de gens se masse dans la salle d'embarquement. J'y reconnais mes amis, quelques anciens collègues. Le reste est formé d'une poignée d'inconnus et des enfants de tout ce monde-là.

Tout au fond, Philanca, sa fille dans les bras, me contemple avec indécision. Nous n'avons pas reparlé depuis mon retour et j'aime autant. Je préférerais qu'elle passe son tour pour cette visite.

Les Citoyens tâtonnent, puis comprennent comment attacher leur ceinture. Je prends les commandes de l'engin. Nous sortons vers l'espace : mes passagers poussent des cris aux accents divers à la vue des étoiles, puis de la Terre où nous nous dirigeons. Notre destination : Le Bourget, un terrain d'aviation tout juste assez grand pour me laisser atterrir et le plus proche de Paris que j'ai pu trouver.

Sans autres incidents, je nous pose.

J'ai eu beau essayer de leur expliquer à quoi s'attendre, le bleu du ciel, l'horizon lointain et le concept de planète jeté à leur figure choque les Citoyens. Après avoir ouvert le sas et déployé l'escalier, je me rue dehors : ils suivent avec circonspection. La Nuée a profité du trajet pour leur octroyer la force physique nécessaire à tolérer la gravité, c'est donc bien dans la tête que ça résiste encore.

Je quitte le tarmac avec à peine un merci pour les techniciens qui sont venus nous accueillir, tant pis pour l'impolitesse. Sur mon visage, le Soleil ; sous mes pieds, l'herbe. Je m'y assois. Je m'y allonge. Puis je remarque que, sans même y penser, je viens de me réimprimer en chair.

Traïzie pose Bénédi à côté de moi et s'assied à son tour. Ses doigts s'enlacent aux miens, notre premier vrai contact physique. Je les serre plus que de raison, parce que la vérité me saute à la gueule, la merveilleuse vérité.

Repeupler la Terre, élever des enfants, surveiller la réintroduction de la faune, rebâtir le système solaire, voyager vers l'espace, rencontrer des inconnus, conserver le patrimoine, fabriquer de nouvelles choses... Il y a tant à voir, il y a tant à faire, et tout le temps du monde pour ça.

Nous sommes, enfin, libres.

Fin